

Clément COSTE, Ludovic FROBERT et Marie LAURICELLA [dir.], *De la République de Constantin Pecqueur (1801-1887)*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, collection « Les cahiers de la MSH Ledoux », 2017, 464 p., 25 €.

« On ne connaît pas bien Constantin Pecqueur », note Jonathan Beecher (p. 71). On connaît vaguement son nom, mais peu son œuvre et sa vie. Il a lui-même contribué à cet effacement, en publiant parfois de façon anonyme ou sous pseudonyme. C'est cet oubli que vient réparer cet important ouvrage, rassemblant les contributions d'un colloque consacré, à Lyon en 2013, à cette figure du socialisme français. Il rend justice à cette œuvre considérable. L'édifice publié cache une montagne de manuscrits conservés à Amsterdam, Milan et Paris. Le recueil a l'heureuse idée d'en publier de remarquables extraits, qui éclairent ses chapitres.

Tout l'intérêt de cette pensée tient justement au fait qu'elle est datée. Elle *fait date* : elle donne à voir toute une époque qui se réfléchit en elle. Elle constitue l'*encyclopédie* d'un socialisme qui s'affiche en lui. Saint-simonien, puis phalanstérien et républicain, Pecqueur est aussi un acteur majeur de l'éphémère Commission du Luxembourg en 1848. Il s'identifie bien à ce siècle qu'il traverse presque de bout en bout, lui qui naît en 1801 et disparaît en 1887. Ce n'est pas un hasard si la fin du siècle, revenant sur ses pas, célèbre ce méconnu dans lequel il se reconnaît.

Trois ensembles organisent le livre, même s'ils n'apparaissent pas nettement dans la table des matières. Le *parcours biographique* d'abord. Un extrait d'un mémoire inédit de Jacques Thbaut montre des aspects de sa vie avant son arrivée à Paris, vers 1830. Fils d'un ancien prêtre constitutionnel, Pecqueur est élevé dans l'amour de la République. Après la mort de son père, il travaille sur les chantiers des canaux du Nord. S'il s'enthousiasme pour les progrès de l'industrie, il n'oublie pas les méfaits du machinisme sur les ouvriers, dont il cherche à améliorer le sort. Après les Trois Glorieuses, il adhère à la religion saint-simonienne, comme le montre Philippe Régnier. Il est « correspondancier » au *Globe*. Après le schisme de 1831, il choisit Enfantin même s'il rompt avec lui l'année suivante. Il reste marqué par ce « saint-simonisme primitif », mais rejoint ensuite l'École de Fourier de 1832 à 1835. J. Beecher explique le sens de cet engagement. En 1836, Pecqueur quitte à son tour l'École sociétaire, reprochant à la doctrine de Fourier de conduire à la licence en oubliant la morale. Il doute aussi de la bonté naturelle des passions. Fourier, pourtant, continue d'influencer sa vision de la cité idéale et de l'émancipation des femmes.

Les *conceptions économiques* ensuite. La quête d'une « science des liens sociaux » (p. 86) est étudiée par Ludovic Frobert. « Nous définissons le Socialisme par la science sociale » (p. 399), précise Pecqueur lui-même. Selon lui, l'État républicain doit mettre en œuvre une *socialisation* ou une *nationalisation* de l'économie. Chacun y deviendra fonctionnaire. C'est cette transformation de la propriété en fonction qu'interroge aussi Vincent Bourdeau. La propriété n'est plus un *droit* mais un *principe* de lecture et d'organisation des sociétés. La *propriété* devenue fonction est une *possession*, limitée dans le temps, et qu'il faut mériter en propre. Alain Clément évoque, pour sa part, la question des inégalités. Les travailleurs, privés de la « matière du travail », sont exploités par ceux qui la possèdent et ne travaillent pas. Au nom de la justice sociale, il faut socialiser la propriété en l'étendant à tous. L'impôt, explique

ensuite Clément Coste, sera remplacé à l'avenir par la charité, qui deviendra le levier de la solidarité. Comme transition vers l'idéal, l'impôt *progressif* permettra aux nantis de payer leur dette à la société. Andrea Lanza démontre que si l'État pour Pecqueur doit devenir le seul propriétaire et employeur, le crédit est le moyen de faire circuler la propriété pour égaliser les conditions. En 1848, il abandonne ce socialisme d'État au profit d'une approche micro-sociale postulant que ce sont les associations ouvrières qui, par en bas, doivent organiser elles-mêmes la production. Au milieu de ces réflexions sur l'économie politique, deux chapitres auraient dû prendre place dans la dernière partie. L'étude de Marie Lauricella explique le projet lancé par Pecqueur, en 1844-1845, d'un journal : *Histoire des femmes depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, et Patrick Henriot commente les lettres envoyées à George Sand et Lamennais, à la fin 1843, pour les convaincre d'assurer la promotion de son livre *De la République de Dieu*.

Les *théories politiques et morales* enfin. Anne-Sophie Chambost évoque les idées de Pecqueur sur le gouvernement direct sous la Seconde République. Pour échapper aux trahisons de la représentation, dit-il, le gouvernement n'a pas nécessairement besoin d'être *direct* si les mandataires sont en permanence révocables. Car si le peuple ne fait pas toutes les lois, il doit toutes les ratifier en exerçant sa souveraineté à partir du canton (pétition et référendum). Le socialiste « fantasme une société bavarde » (p. 274). Après 1851, souligne L. Frobert, il se vit comme un « exilé de l'intérieur ». Ses écrits restent manuscrits. Ressassant des idées anciennes, il veut constituer une encyclopédie de sciences dont la morale serait le cœur. Et c'est au nom de cette morale qu'il s'attaque aux fondements de l'économie politique libérale, personnifiée par Bastiat. Invoquant la nature, ces sophismes justifient la domination et l'exploitation, c'est-à-dire la loi du plus fort et la guerre de tous contre tous. Michel Bellet examine, pour finir, la réception de son œuvre dans le milieu de *La Revue socialiste* (1885-1914), créée par Benoît Malon. Pecqueur y est présenté comme le père du *collectivisme*. Contre la référence à Marx, son invocation permet de construire une généalogie *française* du socialisme.

Dans ce livre riche et réussi, on regrettera certaines faiblesses. Des formulations alambiquées nuisent quelquefois à la clarté. Quelques coquilles, ainsi que des répétitions, biographiques notamment, auraient sans doute pu être évitées. Il est dommage enfin que le livre ne possède pas d'index onomastique, ni de bibliographie des travaux sur Pecqueur et le socialisme de son temps, qui compléterait utilement la remarquable bibliographie des livres, articles et manuscrits de Pecqueur lui-même. Nul doute cependant que cette somme fera autorité sur cet auteur et le XIX^e siècle socialiste.

Loïc Rignol

Michael J. TURNER, *Radicalism and Reputation. The Career of Bronterre O'Brien*, East Lansing, Michigan State University Press, 2017.

Chaque année au mois de juin, la « Connolly Association », une organisation de la gauche irlandaise, se rassemble dans un cimetière au nord de Londres autour d'un discours à la mémoire de Bronterre O'Brien. La mémoire d'une figure du